GÜNTHER ANDERS

Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?

Entretien avec
MATHIAS GREFFRATH

Traduit de l'allemand par
CHRISTOPHE DAVID

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe
2026

TITRE ORIGINAL
Wenn ich verzweifelt bin, was geht's mich an?

Cet entretien, réalisé en 1977, a paru dans *Die Zerstörung einer Zukunft* [La Destruction d'un avenir], un livre d'entretiens réalisé par Mathias Greffrath avec des personnalités ayant quitté l'Allemagne en 1933 (Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1979). Günther Anders, donc, mais aussi Hans Gerth, Marie Jahoda, Adolph Lowe, Toni Oelsner, Alfred Sohn-Rethel, Karl August Wittfogel et Leo Löwenthal. L'ouvrage a été republié en 1989 par Campus Verlag. Des extraits de cet entretien ont été traduits par Catherine Weinzorn dans le numéro 35 (1992) de la revue *Austriaca*.
© Mathias Greffrath, 2000.
© Éditions Allia, Paris, 2001, 2026, pour la traduction française.

VOUS avez quitté l'Allemagne dès mars 1933. Plus tard, les bureaucrates ont eu l'idée d'établir une sinistre distinction entre persécutés pour raisons raciales et persécutés pour raisons politiques…

Cette distinction est tout à fait courante en effet, mais je répugne à l'utiliser. Il y a eu, c'est vrai, des centaines de milliers de réfugiés juifs qui, auparavant, ne s'étaient naturellement jamais intéressés à la politique et encore moins engagés politiquement. Mais c'est justement la politique qui s'est intéressée à eux. Et en ce sens, même si c'était seulement *modo passivo*[1] – mais que veut dire ici "seulement" ? – eux aussi étaient des réfugiés politiques. Tous les Juifs qui ont quitté l'Allemagne l'ont donc fait pour des raisons politiques.

L'un des principes de la politique du *Führer* national-socialiste était de faire disparaître toute trace de conscience de classe. Ils y sont

1. *Modo passivo* : sur un mode passif. (Toutes les notes sont du traducteur.)

arrivés, avec un succès effrayant, parce qu'aux millions de malheureux, victimes du "système", prolétaires au chômage et petits-bourgeois prolétarisés, ils ont offert un groupe d'hommes par rapport auxquels ils – je veux dire les prolétaires – pouvaient, non: *devaient* se sentir supérieurs, un groupe que, pour se défouler de la haine accumulée, ils pouvaient, non: *devaient* détester, un groupe qu'à leur tour, ils pouvaient, non: *devaient* traiter comme des victimes. Dans la langue de la politique, "pouvoir" signifie toujours "devoir" ou "être obligé de". Dans mon livre *Die molussische Katakombe* [La Catacombe de Molussie], le principe de la dictature s'énonce ainsi: "si tu veux un esclave fidèle, offre lui un sous-esclave!" Plus encore: du fait que l'on accordait aux malheureux l'étiquette d'"aryens" refusée aux Juifs, ils s'en trouvaient carrément anoblis. Comme leur prétendue appartenance à la "race des seigneurs" leur donnait l'air d'être des seigneurs, ils oubliaient qu'ils n'étaient toujours que des esclaves. Pour leur procurer le sentiment d'être nobles, on avait besoin d'un repoussoir, de sous-hommes, c'est-à-dire de nous. Si nous n'avions pas existé, Hitler nous aurait inventés. C'est pourquoi son antisémitisme n'était pas un

attribut du national-socialisme parmi d'autres, mais *le* moyen de gagner le combat contre la conscience de classe et la lutte des classes. C'est devant cette instrumentalisation qui a finalement culminé dans la liquidation que nous autres Juifs avons dû fuir. Voilà pourquoi nous avons tous été des réfugiés politiques.

Mais comment était-ce avant ? Quand on lit votre livre de souvenirs Die Schrift an der Wand [*Écrits sur le mur*]*, on a l'impression, pour le dire en exagérant, que c'est seulement à travers Auschwitz que vous avez acquis votre identité juive. Manifestement, en 1914 notamment, vos parents ont été des Allemands naïvement patriotes. Vous êtes donc issu d'un milieu qui, au début du siècle, ne voyait aucune distance entre sa manière de vivre et celle de ses concitoyens qui n'étaient pas juifs.*

Oui, c'est ce que croyaient mes parents. Est-ce qu'ils avaient raison ? Est-ce que cette conviction était partagée ? C'est une autre question. Mais qu'ils l'aient cru, cela est tout à fait compréhensible. Car mon arrière grand-père déjà avait écrit de gros livres sur l'histoire de l'Allemagne.

Et vous avez repris cette conviction à votre compte ?

Jusqu'à l'âge de quinze ans, à peu près. J'avais à cette époque un ami, un Juif ukrainien particulièrement doué, qui s'y connaissait aussi bien en littérature russe, allemande, anglaise que juive, et qui m'a encouragé dans mes premiers essais d'écriture. C'est par lui aussi que j'ai entendu parler du sionisme pour la première fois : sa famille – son père était hydrologue – avait déjà vécu en Palestine. C'est par lui encore que moi qui n'avais été nourri que de culture allemande, j'ai découvert Flaubert, Hamsun, Tolstoï ; c'est par lui, donc, que je devins un bon Européen. – Mon amitié avec ce jeune homme (sans qui je ne serais jamais devenu écrivain) ne faisait pas qu'affecter mon père qui craignait d'être assimilé aux Juifs d'Europe de l'Est, elle allait jusqu'à l'indigner. Cela donna lieu à des scènes, et même à une longue brouille entre lui et moi. Ce qui est paradoxal, c'est que mon émancipation personnelle, l'émancipation du modèle paternel, a coïncidé avec le mouvement par lequel je suis devenu solidaire de mon origine, à savoir du judaïsme.

Mais votre père ne s'est pas fait baptiser ?

Cette question est tout à fait justifiée. C'est un fait difficilement compréhensible, non seulement pour vous, qui n'êtes pas juif, mais même pour moi. Car en dépit de la distance qu'il avait prise vis-à-vis des Juifs d'Europe de l'Est, il ne lui est jamais venu à l'idée, jamais il n'a eu la tentation d'abjurer son judaïsme – en quoi qu'il ait consisté. Cela lui serait apparu comme un prix indigne à payer pour d'éventuels honneurs. Il a effectivement repoussé avec rudesse l'offre qu'on lui avait faite d'une chaire de psychologie à l'université de Berlin à la condition qu'il remplisse "une petite formalité". Il m'a souvent raconté cette histoire, sans tristesse, plutôt avec fierté. Vous voyez : on ne peut pas tout prévoir. Il a tenu bon sur un minimum. Mais seulement sur un minimum. Se faire une idée exacte de la situation, ça, il ne pouvait pas se l'autoriser, il ne pouvait pas l'oser. Son image du monde (qui s'est effondrée en 1933), il ne pouvait la remettre en question. Non seulement il n'a pas pressenti l'arrivée du national-socialisme, mais il a même fini par en refouler l'idée.

Et vous ?

Je n'ai aucun mérite à avoir été moins aveugle que lui. Ma position sociale n'était pas en jeu. Je ne risquais rien à savoir. Se libérer de tout préjugé, cela dépend pour une large part du danger que l'on encourt et que l'on fait encourir à d'autres en faisant preuve de discernement. Ce n'est pas un hasard si tant de penseurs qui ont risqué des idées originales n'ont pas fondé de famille. Moi, j'étais un jeune intellectuel, qui n'était responsable de personne, et pouvait donc de ce fait se permettre d'avoir de l'audace. Encore qu'elle n'ait pas été si grande. En tout cas, elle ne m'est venue que plus tard, après mes études universitaires. À cette époque, en dépit des expériences que j'avais déjà vécues au cours de la Première Guerre mondiale alors que je n'étais encore qu'un collégien, la réalité politique était passée à l'arrière-plan. Certes, cet homme qui, à l'époque déjà, se prononçait ouvertement et publiquement pour l'avilissement et l'élimination d'êtres humains, je ne le considérais pas comme un simple clown vociférant. Mais moi ou plutôt nous – je veux dire les jeunes étudiants de ma génération, intellectuellement et moralement actifs –, nous

avons fait nos études sans presque nous préoccuper de ce personnage et de ce mouvement et nous ne nous sommes pas rendus compte que rien, ni l'"être-jeté" [*Geworfenheit*] heideggerien, ni la renaissance de la musique médiévale (voilà ce qui faisait sensation à la fac de Fribourg) n'avait autant d'importance qu'en aurait eu le fait d'arriver à dépouiller de leur puissance l'homme Hitler et son mouvement. Aujourd'hui, cinquante-cinq ans après, et avec Auschwitz, que je ne peux ou ne veux ou n'ai pas le droit d'effacer, cet aveuglement me semble évident – et pourtant incompréhensible. Pour ne pas dire : humiliant.

*Vous avez suivi les cours de Husserl et de Heidegger. Dans l'Université allemande, si j'ai bien compris, il y avait curieusement, pour l'intelligentsia de gauche dans la deuxième moitié des années vingt, deux centres théoriques. L'un était Francfort, qui allait prendre de plus en plus d'importance non seulement avec l'*Institut für Sozialwissenschaft *mais aussi avec Mannheim, avec Tillich ; et l'autre était Fribourg, avec Husserl et Heidegger…*

Mais ils n'avaient que peu de relations entre eux. Heidegger méprisait Mannheim et vice versa.

Bon, je vais expliciter ma question. Ce qui est curieux, c'est que Marcuse aussi bien que vous, vous avez longtemps été influencés par Heidegger ou par l'ontologie heideggerienne même si par la suite vous avez très sévèrement critiqué Heidegger. En quoi, dans la situation sociale de ces années qui se situent au milieu de la Première République allemande, consistait la force d'attraction qui se dégageait de l'ontologie heideggerienne ? Est-il faux de dire qu'il y avait là comme une sorte – si l'on transpose le contenu de la philosophie au plan social – d'anticapitalisme ?

Ce qui m'a fasciné – c'est probablement le cas pour Marcuse aussi –, et qui restera sans aucun doute de Heidegger, c'est la percée qu'il semble avoir réussie, plus de deux mille ans après, non seulement en direction de la métaphysique, mais aussi de l'ontologie. Effectivement – vous avez là parfaitement raison – je me suis trouvé pendant trois, quatre ans sous l'emprise de son *spell* (charme) démoniaque. Même un texte comme *Kosmologische Humoreske* [Humoresque cosmologique], que j'ai rédigé dans les années cinquante, ne peut cacher l'influence de Heidegger, même si j'y ai transformé son insupportable esprit de sérieux en un "gai savoir". Mais dire que

Heidegger aurait représenté une sorte d'"anticapitalisme" qui aurait pu nous attirer Marcuse et moi, il ne peut en être question. Son "monde de l'outil" [*Zeugwelt*] est celui d'un artisan de village, un monde de l'atelier. Scheler appelait sa philosophie une "ontologie de cordonnier", et il avait raison. Dans *Être et temps*, les usines n'existent pas encore, les analyses ne sont pas simplement non-marxistes ou anti-marxistes, elles sont pré-marxistes et à plus forte raison pré-capitalistes. Pour autant qu'il ait eu, au début des années vingt, des inclinations politiques, c'étaient, à l'exception de la sympathie qu'il éprouvait pour les anciens combattants du front de sa classe d'âge – pendant l'occupation de la Ruhr[1], il appelait encore, avec nostalgie, les fusils des "pétoires" –, plutôt des aversions, contre la grande ville et contre la démocratie, par exemple, qu'il identifiait à la *doxa*. Voir dans le *Reichstag* un "repaire de radoteurs" ne lui était pas moins naturel qu'à Hitler. Mais à côté de ce dernier, il avait

1. Dans les années 1923-1924, les troupes françaises ont occupé la Ruhr pour "compenser" le fait que l'Allemagne n'avait pas honoré ses engagements relatifs aux indemnités de guerre.

l'air complètement dépassé. Le fait qu'il ait pu tomber dans le piège tendu par Hitler comme tous les petits-bourgeois prouve bien qu'il en était un, lui aussi. Encore une fois, il ne peut absolument pas être question chez lui d'affinité avec le courant de pensée socialiste, ni même seulement d'un simple sentiment social – et à cet égard, il a aussi peu influencé Marcuse que moi.

Vous parlez du spell, *de la fascination de la pensée heideggerienne. Est-ce que ce n'était pas la promesse d'une philosophie plus concrète ?*

Vous plaisantez ? Alors qu'il n'a même pas appelé les individus des individus, mais en a fait un singulier ontologique : le *Dasein* ? À quel point il n'était pas concret, en réalité, je n'ai pu le montrer que vingt ans plus tard dans mon article *On the Pseudo-concreteness of Heidegger's Philosophy*[1]. D'ailleurs, si mon rapport à Heidegger vous intéresse, je me rappelle justement une discussion que j'ai eue avec lui en 1926 ou 1927 et qui prit un tour plutôt violent.

1. *Sur la pseudo-concrétude de la philosophie de Heidegger*, trad. Luc Mercier, Paris, Sens & Tonka, 2002.

Il y était déjà question indirectement de politique. On aurait pu croire que nous parlions de voyages, en vérité nous parlions du nationalisme. J'étais parti de Hambourg pour aller à Fribourg, où je voulais voir encore une fois mon vieux maître Husserl. À Marbourg, j'interrompis mon voyage et passai la nuit chez Heidegger. Comment il en était venu à me proposer de passer la nuit chez lui, je ne saurais plus l'expliquer, car il me traitait toujours avec beaucoup de mépris. Peu importe. Voilà de quoi il s'agissait : je lui reprochais d'avoir traité seulement le temps, et pas l'espace, comme un existential [*Existenzial*]. Certes, on trouvait chez lui, disais-je, la notion d'espace environnant [*Umraum*]. Mais ce n'est pas un hasard si son *opus magnum* ne s'intitule pas "Être et espace". J'avais la bougeotte à l'époque, je souffrais de n'être toujours qu'ici et pas là-bas. J'ai d'ailleurs pas mal roulé ma bosse à ce moment-là, je me suis embarqué pour l'Angleterre en me faisant passer pour le médecin de bord, j'ai traversé le sud de la France à pied – bref : je lui faisais le reproche d'avoir laissé de côté chez l'homme sa dimension de nomade, de voyageur, de cosmopolite, de n'avoir en fait représenté l'existence humaine que comme végétale, comme l'exis-

tence d'un être qui serait enraciné à un endroit et ne le quitterait pas. Ce qui est d'ailleurs absolument exact dans son cas du point de vue biographie, car il s'est attaché à la région dans laquelle il est né, avec une ténacité que je n'ai jamais rencontrée chez d'autres contemporains dans ce siècle de l'avion qui est le nôtre. Quand il eut achevé son enseignement à Marbourg et qu'il eut le droit de retourner dans sa Forêt Noire, ce fut pour lui une délivrance : il était délivré de l'être-loin [*Wegsein*], délivré de ce qui n'était pas en réalité une prison. Je lui fis donc, à ce moment-là, le reproche de ne même pas accorder à l'homme la mobilité de l'animal, en tout cas de ne pas traiter cette mobilité comme un existential, non, mais de considérer l'homme dans le fond comme un être enraciné, comme une plante, et j'insistai sur le fait qu'une telle anthropologie de l'enracinement pouvait avoir des conséquences politiques du plus mauvais augure. On sait que Heidegger a effectivement très vite été sujet à des tendances politiques réactionnaires.

Puisque nous parlons de Heidegger : j'étais présent le jour où il a pendu la crémaillère de sa fameuse *Hütte* de Todtnauberg. Ce jour-là, il avait invité ses élèves. Au nombre des amusements que nous nous étions accordés cette